

Le conflit identitaire à travers les rhétoriques concurrentes en Ukraine post-soviétique

*Olha Zazulya Ostriitchouk**

Actuellement s'opposent en Ukraine deux camps mémoriels organisés autour de deux mémoires concurrentes, la mémoire « nationaliste » et la mémoire « communiste ». La première se caractérise d'abord par la mise en accusation de l'expérience communiste, dont elle criminalise les acteurs, et par l'adoption d'une position victimaire. Elle met en avant les luttes de libération nationale conduites au moment des transformations socialistes des années 1930 et de la Seconde Guerre mondiale. La seconde renvoie au projet non abouti du communisme et de manière plus large à la proximité du parcours historique russo-ukrainien. Elle demeure réticente à une rupture tranchée avec le voisin russe et conserve son respect pour le passé glorieux des luttes antifascistes. Cette fracture mémorielle est renforcée par une opposition historique entre l'Est et l'Ouest d'un territoire directement et complètement hérité de celui de la République Socialiste Soviétique d'Ukraine (1922-1991). Ces deux entités territoriales à la frontière indécise, regroupant plusieurs régions historiques¹, n'ont pas la même histoire. Elles ont connu dans le passé des dominations diverses (russe, polonaise, austro-hongroise, roumaine...), parfois communes, parfois distinctes, ont été soumises à des influences culturelles et idéologiques souvent opposées, et en particulier ont été incluses à la fédération soviétique à des dates différentes : 1918 pour l'Ukraine orientale et 1939 pour l'Ukraine occidentale. À l'Est, la République Populaire d'Ukraine, proclamée le 20 novembre 1917, devient en 1922, après une courte indépendance, l'une des quinze Républiques Socialistes Soviétiques et dès lors est tributaire de l'évolution du régime communiste, de Lénine à Gorbatchev, tandis que l'ouest reste pour partie sous domination polonaise (la Galicie de l'est et la Volhynie de l'ouest), roumaine (la Boukovine) et tchécoslovaque ou hongroise (la Transcarpatie) jusqu'à leur annexion à l'Ukraine Soviétique en 1939 pour les premières et 1945 pour les autres. Dès les années 1930, l'Ouest devient le foyer des luttes nationalistes, anti-commu-

* Ethnologue, chaire de recherche du Canada en histoire comparée de la mémoire, Pavillon Charles-De Koninck, bureau 5163, Université Laval, Québec (Qc), Canada G1K 7P4 – olgazazoulia@yahoo.fr.

1. Comme la Galicie, la Volhinie, la Polissia, la Podolie, la Kholmchtchyna, la Pidliachchia, la Transcarpatie, la Boukovine, la Crimée...

nistes dans leur essence, allant jusqu'à envisager une alliance avec les mouvements d'inspiration fasciste, opposants idéologiques du communisme à l'époque. Dans le même temps, le nationalisme prolétaire soviétique se démarque du nationalisme bourgeois, le privant de toute légitimité et lui déclarant une guerre acharnée qui va se poursuivre pendant et au-delà de la Seconde Guerre mondiale, conduisant ses derniers défenseurs à quitter le pays pour continuer leur lutte de l'extérieur.

Avec la chute du communisme et l'indépendance de 1991, obtenue en grande partie grâce à leur activisme, les héritiers du mouvement nationaliste, aidés par la diaspora nord-américaine, prennent une influence grandissante dans la construction identitaire du nouvel État-Nation. Si en France, on insiste sur la coupure entre les nationaux et les étrangers, en Ukraine les débats sur l'identité nationale ont tendance à diviser la société ukrainienne en Ukrainiens « conscients », seuls vrais patriotes, et Ukrainiens « inconscients », « colonisés » par la langue et la culture russes, attachés à leurs origines slaves. Cette appartenance à la communauté imaginaire des Slaves, chez les opposants au nationalisme ethnique, est en contradiction avec la politique d'autochtonie du pouvoir visant à fixer le groupe national, en s'appuyant sur la protection de la langue, de l'histoire et de la culture distinctes des Ukrainiens, tout en reléguant les autres types d'identification et de catégorisation dans les marges de l'altérité culturelle, sinon de l'extériorité radicale. Ce qui alimente les tensions entre les différents groupes sociaux, dont les clivages sont multiples : le pays et la diaspora, l'Est et l'Ouest, l'attachement au passé communiste ou le rejet de cette expérience... le clivage générationnel entre ceux qui revendiquent l'appartenance à un groupe en mobilisant une mémoire partagée et parfois effective, et ceux qui se l'approprient au titre d'une expérience qui n'a jamais été directement vécue... S'y ajoute le poids du contexte économique postcommuniste exaltant la propriété privée, l'individualisme à tous crins, qui entretient chez les laissés-pour-compte d'aujourd'hui un sentiment de nostalgie à l'égard de l'aspect « partageur » d'autrefois. Bien entendu, ces axes de découpage sont perméables, souvent mouvants, conduisant à des positionnements variables et des associations parfois surprenantes (dont nous ne donnerons pas ici le détail mais mentionnerons, le cas échéant, en fonction des besoins du développement).

Quoi qu'il en soit, deux types de narration historique destinés à fonder l'identité ukrainienne s'affrontent aujourd'hui dans l'espace public : l'un que l'on peut considérer comme officiel, car largement promu par le président actuel relayé par le fraîchement créé *Institut de la mémoire nationale*², et un autre refoulé dans le registre du récit alternatif, soutenu globalement par les partis de l'opposition. Leur sont associées deux séries de « mythes » historiques où chaque partie propose sa propre liste de héros et de victimes à célébrer et de bourreaux à dénoncer et à bannir de l'espace commémoratif, tout en s'efforçant de déconstruire les « mythes » de l'Autre. Cette stratégie consistant à éliminer les bases qui lui permettent d'exister, par des procédés de relativisation, de banalisation, d'ironie... contribue à donner au

2. Organe du pouvoir exécutif, bénéficiant d'un statut spécial, en matière de restauration et de conservation de la mémoire nationale, créé par oukase du Président, V. Iouchtchenko du 11.07.05.

mythe le sens de « contre vérité », tout au moins de divagation légendaire peu fiable, antinomique de la vérité attestée. Ces termes de « mythe » ou de « mythologie » sont massivement utilisés par les acteurs et nous les reprenons tels quels, au sens qu'ils leur donnent, en tant que catégories de pratiques et non pas d'analyse.

Pour le politologue M. Riabtchouk, ces mythologies concurrentes relèveraient de deux versions – « coloniale »³ (anti-ukrainienne) et « anti-coloniale » (nationaliste) – de l'identité ukrainienne, interprétées comme une « réponse nationaliste » à un « défi impérialiste » [Riabtchouk, 2003, p. 167]. Pour nous, cette dichotomie identitaire témoigne surtout du regard contrasté, parfois mitigé, voire dubitatif que les Ukrainiens portent globalement sur l'expérience soviétique, tout autant que sur les luttes de libération nationale.

Les mythes les plus invoqués actuellement concernent les origines de la nation et le rôle des Soviétiques/des Ukrainiens dans la Seconde Guerre mondiale. Les panslavistes soviétophiles opposent les mythes de la *Rous'Unie* et de la *Victoire* (1945) à ceux de la *Ruthénie* (Rous') et de l'*Occupation soviétique* des nationalistes. Notre démarche se fonde sur la confrontation de ces mythologies et plus globalement de ces représentations concurrentes. Il nous paraît possible ainsi de faire ressortir l'idéal-type pour chacune des deux constructions identitaires, de déceler où se trouve leur zone d'incompatibilités réciproques, et de comprendre à quelles conceptions de l'ukrainité elles correspondent.

La *Rous'Unie* et la *Victoire* dans la Grande Guerre Patriotique comme mythes fondateurs d'une ukrainité orientale

Les défenseurs contemporains de l'identité slave revendiquent la fusion des différences ethniques dans le creuset de la slavité, du fait de leurs origines communes (*Rous'de Kiev*) et de la croyance religieuse partagée (l'orthodoxie). Transcendant les frontières politiques établies après la chute du communisme, l'identité ukrainienne fondée sur l'idée slave est incluse dans la communauté plus large des Slaves de la branche orientale, regroupant Russes, Ukrainiens et Biélorusses, selon le mythe soviétique du « berceau commun ». Toutefois en l'absence de cadre politique pouvant servir de support à l'existence d'une telle identité slave, comme sous la Russie tsariste ou l'Union Soviétique, celle-ci relève davantage d'une communauté imaginaire qu'étatique.

Après l'éclatement de l'Union Soviétique, les anciennes républiques continuent de compter de larges minorités ethniques⁴. Encloses dans de nouveaux espaces géopolitiques, elles cherchent à interpréter l'Histoire et à y trouver une place valorisante, confrontées aux mouvements nationalistes et, en quelque sorte, à contre-

3. L'utilisation des termes de « colonial » et d'« impérial » par les anciennes R.S.S. reflète la manière dont elles se positionnent aujourd'hui par rapport à la continuité de la domination russe dans le passé.

4. Les Russes ethniques, selon le dernier recensement, concentrés à l'Est et au Sud, constituent 17,3 % de la population totale, contre 77,8 % pour les Ukrainiens ethniques (recensement de 2001). En revanche, la plupart des régions de l'Ouest et du Centre sont quasiment ethno-monolithiques (la proportion des Ukrainiens y oscille entre 90 % et 98 %).

courant du processus de construction des États-Nations. Ce sont d'abord ces minorités ethniques, hors frontières, qui manifestent un intérêt particulier pour l'existence présupposée d'une identité slave et du mythe de la *Rous'Unie*.

Le recul du communisme et sa condamnation publique de plus en plus forte ne leur garantissent plus comme avant une auto-compréhension collective sur les anciennes bases. Face à la perte des repères que procurait l'idéologie, le retour de la religion, de ses modes de pensée et de ses pratiques, offre de nouveaux cadres pour la mémoire collective. Ainsi, pour les slavophiles, concentrés à l'Est et au Sud de l'Ukraine actuelle, l'orthodoxie relevant du patriarcat de Moscou constitue une référence essentielle, notamment par son rejet des valeurs occidentales, dans la droite ligne de la tradition soviétique.

Il est cependant difficile de mesurer la part prise par les idées et les valeurs communistes dans ce rapprochement avec la slavité car des confusions sont possibles entre le slavisme contemporain et le communisme réformé. Certains auteurs pro-slavistes peuvent être publiés sur des plateformes virtuelles communistes et de leur côté, certaines plateformes slavistes défendent une position beaucoup plus tolérante, vis-à-vis du vécu soviético-communiste, que leurs homologues nationalistes de l'Ouest et de la diaspora. Et lors de commémorations communistes, il n'est pas rare d'apercevoir, parmi les manifestants, des fidèles du patriarcat de Moscou brandissant leurs symboles religieux, comme lors du 90^e anniversaire de la Grande Révolution d'octobre⁵.

Cette « tolérance » de l'Est envers l'héritage soviétique est immanquablement taxée par leurs adversaires de soviétophilie masquée. Les opposants au panslavisme reprochent à ses partisans d'avoir conservé des restes de la mentalité soviétique ; certains parlent même d'un type anthropologique particulier, l'*homo soviéticus* [Hrabovski, 2003]. Pour bon nombre de Russes, en Russie comme en Ukraine, la fin de leur État multiethnique est perçue comme une catastrophe nationale. Pour eux, la reconstitution de cet État est légitime car basée sur l'idée d'une parenté anthropologique entre des peuples qui auraient été désunis sans raison valable.

Le pivot de l'idée slave contemporaine autorisant une recomposition imaginaire de l'empire éclaté reste toujours la russité. Conçue en termes panslavistes, elle n'est pas hiérarchiquement dominante et n'accorde pas une position supérieure à l'ethnie russe, même si la littérature russe en est toujours la référence. Elle est perçue plutôt comme une origine commune, par le sang, indépendamment des frontières politiques établies. C'est pourquoi le rassemblement en une communauté imaginaire des grand-russes, petits-russes et biélorusses est une union qui se veut égalitaire, se réclamant d'un héritage commun ; la composante *-russe* assurant à la fois ressemblance et singularité. Pour I. Sikorsky, « Les grand-russes et les petit-russes possèdent dans la même mesure les traits d'une psychologie ethnique russe. La division

5. Alors que l'Église uniaste est présente à toutes les manifestations de l'U.P.A. (Armée ukrainienne des insurgés) et que le président Youchtchenko fréquente ostensiblement l'Église autoproclamée du patriarcat de Kiev, indépendante du patriarcat de Moscou.

en grand-russes, petit-russes et biélorusses repose sur des particularismes non-significatifs et secondaires, plutôt linguistiques qu'anthropologiques »⁶. Les particularismes linguistiques sont fondus dans la grande idée slave, contribuant à sa richesse. Les particularismes culturels sont réduits au folklore local, car le fondement culturel commun est fourni par les cadres de l'orthodoxie de Moscou. Dans la pratique, l'atténuation des particularismes locaux assure de facto la conservation de son statut hégémonique à la langue russe, tout en diminuant l'intérêt de l'usage de l'ukrainien, particularisme diviseur au lieu d'être rassembleur. Quoi qu'ils s'en défendent, les adeptes du slavisme sont d'abord des russophones, souvent exclusivement, et leur revendication d'un bilinguisme officiel en Ukraine sous-entend, dans une certaine mesure, une légalisation de l'usage du russe, permettant de surmonter les contraintes d'un unilinguisme ukrainien officiel imposé par l'État.

Le mythe slave possède encore une caractéristique, celle de l'immutabilité de l'âme slave, résistant aux influences extérieures, refusant de se réformer, l'arriérisme pouvant servir de « gage » à l'avenir, selon l'expression de G. Nivat. Le passé est figé dans un sentiment nostalgique, invoquant les expériences communes face à l'altérité extérieure. Celle-ci est perçue comme une intrusion du monde non orthodoxe dans les modes de vie anciennement constitués et sacrés des Slaves. Elle représenterait une sérieuse menace pour la survie même de la slavité, risquant d'être « contaminée » par l'emprunt culturel venu d'ailleurs. Une menace politique aussi, par sa propagande des valeurs libérales, qui dans une société dérégulée par la chute du communisme favorise la montée en puissance de courants d'extrême droite, le retour des inégalités sociales, sans qu'aucune amélioration des conditions de vie ne soit apportée à la grande majorité de la population. Dans son découpage territorial symbolique, la vision d'une slavité centrée sur l'orthodoxie et l'héritage de la Rous'Kiéviennne est fermée à l'Europe mais aussi à l'Asie, et dans ce sens elle devient une enclave entre le monde occidental et le monde oriental.

Au-delà de ce mythe des origines, les défenseurs de l'identité slave se tournent vers des expériences plus récentes, invoquant les épreuves collectives et les épisodes glorieux, communs aux Russes, aux Ukrainiens et aux Biélorusses. Parmi ceux-ci, le souvenir de la Grande Guerre Patriotique conduite par l'héroïque Armée soviétique soutenue à l'arrière par les partisans et les civils, et celui de la Victoire sur le fascisme sont largement mobilisés. Ils le sont particulièrement par ceux qui se réclament de l'héritage de la Révolution bolchevique. Les portraits de Staline et de Joukov sont exhibés par des manifestants, à Moscou comme à Kiev, quel que soit l'objet de la commémoration, la guerre ou la révolution. Mais contrairement à Moscou, où cette mémoire est restaurée au niveau officiel et sert de facteur intégrateur pour la conscience nationale, en Ukraine, la Victoire de 1945 est plutôt banalisée dans le discours officiel qui insiste davantage sur l'ensemble des victimes tombées au cours la guerre que sur ses héros « libérateurs ». Et comme l'expérience communiste et son souvenir ont perdu beaucoup de leur crédibilité, suite à une

6. D'après la citation publiée à l'occasion du 165^e anniversaire de I. Sikorski, ethnopsychologue du XIX^e siècle, sur le site www.edrus.org.

focalisation permanente sur les crimes du communisme, le souvenir des luttes anti-fascistes reste le dernier rempart solide susceptible d'attirer les adhésions. La slavité, le souvenir positif du communisme et la nostalgie de l'époque soviétique se rejoignent dans le même slogan, brandi par les manifestants : *À bas les ogres capitalistes ! Vive l'union des Slaves !* Les rhétoriques communistes, comme la diabolisation du capitalisme, y sont associées à la force protectrice de l'union des Slaves, face aux influences pernicieuses du monde occidental.

L'Église du patriarcat de Moscou, elle aussi, récupère cette mémoire glorieuse de la Victoire pour insister sur la fraternité des peuples slaves, protester contre l'expansion de l'Occident et de ses valeurs. Conjointement aux forces politiques de l'opposition, elle mobilise le panslavisme et le souvenir de la Grande Guerre Patriotique, pour prendre position face aux menées du Pouvoir actuel, tourné vers la construction d'une nation fondée sur la seule ethnie ukrainienne. Elle organise ainsi chaque année le 22 juin, en mémoire du début de la guerre, une marche croisée dans les rues du centre-ville de Kiev, et cela quelques jours avant la célébration par le camp adverse de la restauration de la souveraineté ukrainienne du 30 juin 1941. Elle s'élève également contre l'intégration à l'OTAN, et lors de la Révolution orange, elle a longtemps été aux côtés de Yanoukovitch contre le « occidental » Youchtchenko soutenu lui par les autres Église.

Ainsi, pourrait-on parler d'une version orientale de l'ukrainité, incluant les slavistes, les communistes, les nostalgiques de la période soviétique et les russo-philés, dans des recoupements variables selon les individus, et les groupes militants (*Russki bloc*⁷, la *Confrérie orthodoxe d'Ukraine Alexandre Nevski*, *Yedinaya Rous*⁸, l'Église du patriarcat de Moscou, le Parti des Régions, le Parti Communiste...). Ce regroupement d'organisations politiques, religieuses ou civiles, au premier regard très hétéroclite, fait fi de l'incompatibilité interne d'antan entre le conservatisme de l'Église et le réformisme, « porteur de progrès », du parti bolchevique. Quel intérêt ces forces ont-elles à s'allier dans le contexte actuel ? Le communisme et l'orthodoxie de Moscou ont changé tous deux de statut : le PC est en perte de popularité et l'Église, au contraire, attire de plus en plus de fidèles (presque 10 000 paroisses en Ukraine seulement) qui se tournent vers elle pour combler le vide identitaire laissé par la chute du premier. Malgré cette différence significative, les deux sont aujourd'hui orientés davantage vers le passé que vers le présent, à la recherche d'une intégrité ou d'un pouvoir perdus. Le culte du côté conservateur, la nostalgie du passé permettent d'occulter les persécutions du régime bolchevique et la destruction massive des lieux de culte, dont le patrimoine est désormais remis en valeur, avec parfois le soutien des communistes locaux. En retour, l'Église du patriarcat de Moscou n'hésite pas à recruter parmi les anciens combattants et à canoniser certains de leurs héros-martyrs. Par ailleurs, l'Église et

7. Regroupement de partis politiques opéré en 2002 par le mouvement russe en Ukraine. Lors des dernières élections, il a apporté son soutien à Viktor Yanoukovytch et aux candidats du Parti des Régions.

8. Le site www.edrus.org créé après l'arrivée au pouvoir de Youchtchenko est une initiative privée destinée à mettre en relation dans l'espace virtuel tous ceux qui n'adhèrent pas à l'interprétation officielle nationaliste de l'histoire ukrainienne et à partager des informations relevant d'une autre vision de l'Histoire.

les communistes ont aussi en commun le souci d'atténuer les inégalités sociales, comme le montre l'initiative de l'Église du patriarcat de Moscou en faveur des orphelins et autres laissés-pour-compte du système actuel⁹.

Après la chute du régime communiste, l'idée slave se trouve donc réaménagée pour répondre à de nouveaux besoins. Elle se sert de l'expérience commune du passé pour renforcer l'idée de la parenté anthropologique et de la proximité spirituelle entre ses membres. Elle replace en position centrale la religion orthodoxe du patriarcat de Moscou, restaurée dans toutes ses fonctions qui n'hésite pas à reprendre à son compte les acquis du communisme en matière de mémoire collective, notamment par le biais de la rassembleuse Grande Guerre Patriotique¹⁰. Cependant, à la différence de l'époque précédente, mettant l'accent sur l'internationalisme des combats de libération contre le fascisme, elle insiste désormais sur la rudesse des épreuves traversées, au nom de la défense du monde orthodoxe contre l'intrusion des valeurs occidentales. Enfin, la russité reste toujours un fondement fort de cette identité pour laquelle elle apparaît davantage comme un héritage commun par le sang plutôt qu'une exclusivité russe par la langue.

En Ukraine actuelle, plusieurs catégories de personnes peuvent s'abriter, pour différentes raisons, derrière la slavité : un nostalgique de la période soviétique, un communiste se rappelant la solidarité prolétaire des Slaves, un nationaliste russe, un russophone gardant un rapport affectif avec la langue et la culture russes, un fidèle de l'Église du patriarcat de Moscou, ou un anti-libéral qui voit dans l'ouverture vers l'Occident une tendance assimilatrice menaçant sa conception du monde. Cela ne peut constituer une identité bien dessinée et homogène, mais toutes ces tendances se recourent et offrent une alternative à la vision officielle d'un Pouvoir qui fonde l'identité nationale sur la langue et l'ethnie ukrainiennes. Ce qui finalement ne laisse que deux issues possibles : le rapprochement dans un modèle civique consensuel, ou la partition.

L'Ukraine-Ruthénie et la lutte nationale séculaire contre l'occupation russo-soviétique

En Ukraine, le mythe de la *Rous'Unie* est contraire aux aspirations nationalistes et à la politique officielle. En effet, le type de conscience collective qu'il alimente entre en conflit avec une « conscience nationale », fondée sur la recherche de la singularité. Le panslavisme, par ses valeurs archaïques dépassées, ses sympathies envers la Russie et par l'affaiblissement, voire l'effacement, de la différence ethnique apparaît donc comme un danger pour le processus légitime d'autodéfinition du nouvel État-Nation.

9. Interview du métropolite Vladimir (Sabodan), dans *Lvivska gazeta* du 18 juillet 2007, où l'accent a été mis sur les programmes sociaux de l'Église reprenant à son compte la mission exercée auparavant par l'État soviétique.

10. Qui lui avait permis de retrouver sa place par sa participation à la stratégie patriotique de Staline.

Les historiens ukrainiens contemporains estiment, à la différence des historiens russes interprétant la *Rous' de Kiev* comme la *Russie de Kiev*, et Kiev comme la mère de toutes les villes russes, que le mythe fondateur de l'État ukrainien est la *Rous'*, au sens de *Ruscia* venant du latin *Ruthenia*. Ils insistent ainsi sur l'antériorité de l'héritage ukrainien¹¹. Ces querelles historico-étymologiques à propos de l'État de Kiev aboutissent donc à deux appellations concurrentes : celle de *Russie* et celle de *Ruthénie*.

C'est à M. Hrouchevski (1886-1934) que l'on doit le composé *Ukraine-Rous'*, introduit au tout début du XX^e siècle. Cet historien ukrainien recentre la narration historico-mythologique sur Kiev et sur la primauté de l'héritage ukrainien, et non sur les Grands-Russes, séparant passé ukrainien et passé russe, et rompant ainsi avec la tradition impériale de l'époque. En distinguant trois récits : russe, ukrainien et biélorusse, il permet aux Ukrainiens d'avoir une narration indépendante et leur propre mythe des origines. Pour lui, [1913, p. 52] le terme de *Rous's* s'appliquait à la Kyïvchtchyna ou État de Kyïv, et dans sa conclusion résumant cette période, il remplace *Rous'* par *Ukraine* affirmant que la fin de cet État a été l'indépendance perdue au profit d'une domination étrangère, la Galicie devenant polonaise, la Volynie, les principautés de Kyïv et de Tchernihiv, lettones [*ibid.*, p. 131]. En s'appropriant les thèses de Hrouchevski, les nationalistes ukrainiens font de la *roussité* (dérivé de la *Rous'*) l'ancêtre de l'ukrainité, tout en délégitimant la russité, plus récente.

Les rhétoriques nationalistes contemporaines prennent pour point de départ de leur trame narrative la dépendance politique pluriséculaire de l'Ukraine vis-à-vis des États dont elle a fait successivement et parfois simultanément partie. L'histoire de l'Ukraine ne serait en fait qu'une succession d'indépendances conquises et perdues et de dominations politiques diverses. Parmi ces nombreuses dépendances, celle vis-à-vis de la Russie est la plus fortement ressentie. D'ailleurs, un Ukrainien sur cinq se déclare Russe ethnique et environ la moitié de la population parle le russe dans les échanges quotidiens. Le qualificatif d'« impérialiste » attribué aux Russes exprime la crainte que cette trop grande proximité russe puisse gêner, voire remettre en cause l'existence même du jeune État ukrainien.

Or, la cohabitation ancienne entre Russes et Ukrainiens a rapproché les deux cultures. Pourtant, les échanges interculturels ont été moins profitables à la culture dominée qu'à la culture dominante qui jouissait d'un prestige social plus élevé, ce qui a favorisé une assimilation linguistique massive des Petits-russes, puis des Ukrainiens soviétiques. Aujourd'hui, cette proximité, voire cette grande mixité culturelle et linguistique, est le principal obstacle à l'édification d'une frontière imaginaire dans la conscience collective, aussi bien chez les Russes que chez les Ukrainiens russo-phones. Cela a créé et entretient un malaise chez les élites ukrainiennes se traduisant

11. W. Kosyk considère que le nom de *Rous* (*Ruscia* ou *Ruthenia* en latin) désigne, sans la nommer, l'Ukraine médiévale. La première mention du mot *Ukraine* désignant une région aux confins sud de Kiev, date de 1187, peu après la désagrégation de l'empire de Kiev (1132-1135) en principautés vassales et sa disparition en 1349.

par un complexe d'infériorité, les conduisant à qualifier l'expérience de « coloniale » où les torts causés sont mis en exergue, alors que sont rejetés les possibles côtés bénéfiques pour les deux ethnies. Cette influence ne peut être que négative, source de survivances linguistiques inutiles et responsable de « codes mentaux génétiquement modifiés » qu'il faut restaurer dans leur état initial.

En parallèle, apparaît une forme de purisme qui, pour la défense d'un Nous national, part en chasse, dans le domaine linguistique, contre toute forme qui rapprocherait l'ukrainien du russe, et n'hésite pas à recourir à la restauration d'un vocabulaire archaïque ou à l'emprunt occidental pour compenser les insuffisances de la langue ukrainienne. Certains chercheurs locaux ne se limitent pas à la seule acculturation et n'hésitent pas à convoquer l'anthropologie historique¹² (Serhiy Sheheda), reprise contemporaine de l'anthropologie anatomique de Fedir Vovk (1847-1917)¹³, ou encore l'ethnopsychologie, apparentée aux théories sociobiologiques de l'ethnicité dont elles empruntent les métaphores vitalistes pour en faire des traits psychologiques ou culturels, voire génétiques, distinctifs [Balibar, Wallerstein, 1988, p. 54-92]. Ainsi, Russes et Ukrainiens appartiendraient à deux types anthropologiques différents du fait de la composante asiatique du type russe, tout comme des différences significatives existeraient entre la mentalité russe et la mentalité ukrainienne, et il faudrait redonner à cette dernière, déformée, son authenticité originelle. Dans une thèse récente [Stadnyk, 2003], la mentalité ukrainienne est décrite comme particulièrement sensible aux manifestations humanistes, ce qui lui confère son côté tolérant car originellement féminin (!). Son caractère pacifiste la situe à l'opposé de celui de son voisin russe, avide de conquête. Tous les moyens sont bons pour rendre les deux identités distinctes et autonomes, et pour chasser tout ce qui pourrait les rapprocher ou les mettre sur un pied d'égalité fraternelle.

L'antagonisme ancestral vis-à-vis du Russe conduit à fondre héritage impérial et soviétique en un seul, pour ne voir que la lourde responsabilité de la Russie envers les Ukrainiens, peuple opprimé, persécuté de longue date, voire partiellement exterminé. La russité est repoussée dans une altérité radicale, et le régime communiste, qui lui est associé, est décrié comme le Mal du XX^e siècle. À tel point que l'hostilité historique envers d'autres peuples, comme les Polonais, passe au second plan, la Pologne incarnant désormais d'autres perspectives d'évolution, occidentale, et des aspirations nationales plus proches de celles du Pouvoir ukrainien.

Pour les tenants du discours nationaliste, la période soviétique est considérée comme une sorte de grande parenthèse dans l'histoire de l'Ukraine. Pendant celle-ci, les Ukrainiens ont été victimes des crimes du régime bolchevique, ramené essentiellement à sa période stalinienne, à savoir les trois périodes de famines

12. Qui s'appuie largement sur l'anthropométrie et l'étude « hématologique de distribution de gènes » selon les zones géographiques, aboutissant à l'inscription singulière et à la fois « européenne » du type anthropologique ukrainien contemporain.

13. Anthropologue, ethnographe et archéologue (1847-1917) qui a voulu démontrer que les Ukrainiens constituaient un type anthropologique à part entière, différent des autres types slaves [Franko, 2000].

orchestrées par Staline, la Grande Terreur de 1937-1938, la liquidation des chefs nationalistes à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, la répression des acteurs du mouvement dissident, auxquelles s'ajoutent les pressions discriminatoires exercées à l'encontre du développement de la langue et de la culture ukrainiennes annulant l'espoir donné par la courte ukrainisation des années 1920.

Cet héritage russo-soviétique connoté négativement, associant les répressions de la Russie impériale à celles des Soviétiques à l'égard de l'ethnie ukrainienne, a pour contreponds l'héritage positif des luttes pour la libération nationale. Elles servent de fil conducteur au récit identitaire de ces Ukrainiens qui traitent le passé russo-soviétique de régime d'*occupation*. Les luttes nationalistes, menées par les *banderas sanguinaires*¹⁴ et longtemps occultées dans la mémoire officielle à l'époque soviétique, occupent désormais une place de plus en plus respectable dans la mémoire historique institutionnalisée. En quelques années, on passe des premières tentatives de réhabilitation des combattants de l'U.P.A. à une commémoration de plus en plus affirmée, d'abord au niveau local, puis de plus en plus au niveau national, jusqu'à la récente proposition de leur reconnaissance officielle, au même rang que l'Armée Soviétique. Plusieurs figures légendaires de la souveraineté ukrainienne sont érigées en héros nationaux, commémorées avec une légitimité de plus en plus grande. Parmi eux, se distinguent Stepan Bandera (1909-1959), le dirigeant de l'Organisation des Nationalistes Ukrainiens révolutionnaire (version radicale) et le commandant de l'Armée Ukrainienne des Insurgés, Roman Chouhevytch (1907-1950), dont les nationalistes ont célébré le 100^e anniversaire de la naissance en juin 2007, et fait héros de l'Ukraine, à titre posthume.

Dans cette concurrence des héros, le soldat soviétique perd de sa valeur héroïque et de son monolithisme d'autrefois, pour ne devenir que l'instrument de la machine totalitaire, du stalinisme et plus globalement du communisme. Sa représentation se banalise : il n'est plus le libérateur des victimes du nazisme, ni le défenseur des opprimés ; c'est un combattant ordinaire, au mieux une victime du pacte germano-soviétique, au pire un collaborateur du bolchevisme. De plus en plus, il est associé à un soldat -russe-, et même confondu avec un membre du NKVD, agissant sur le sol ukrainien pour, à l'occasion, supprimer les soldats ukrainiens engagés aussi bien du côté des nationalistes que des Allemands : « la division Galicie¹⁵ forte de 11 000 hommes fut taillée en pièces et détruite au bout de cinq jours de combat. 7 000 à 8 000 Ukrainiens furent tués ou faits prisonniers par les Russes » [Kosyk, 1996, p. 450]. Or d'autres Ukrainiens combattaient dans les rangs de l'Armée rouge, et deux millions et demi d'entre eux sont tombés [*ibid.*, p. 472], mais ils étaient surtout victimes, de la guerre, du stalinisme, détournés par le bolchevisme et inconscients des enjeux de la libération nationale.

En revanche, l'insurgé nationaliste apparaît comme celui qui a combattu sur trois fronts. La lutte contre les Allemands passe après la lutte contre les Bolcheviques russes, à laquelle s'ajoute la lutte contre les Polonais. Le but est de s'octroyer

14. Stéréotype forgé et entretenu par le pouvoir soviétique et encore largement répandu à l'Est.

15. Division SS formée de volontaires ukrainiens.

une place noble en dehors et contre *les deux* totalitarismes, hitlérien et stalinien, de mettre en évidence que le combat a été mené contre *toutes* les forces étrangères pour une Ukraine libre et indépendante. Il est à noter que la version édulcorée, antifasciste, démocratique, internationaliste et pacifiste de l'O.U.N.-U.P.A. actuellement défendue par les nationalistes libéraux est en retrait par rapport à celle des nationalistes radicaux (tel VO Svoboda), fidèles à une conception originelle, beaucoup plus virulente. Si la nouvelle figure de l'insurgé est plus « lisse », c'est pour répondre aux accusations de collaboration avec l'occupant allemand et aller dans le sens de sa disculpation en vue de sa sacralisation comme héros national. Il s'agit de soutenir la thèse de la non-culpabilité des Ukrainiens, attaqués, occupés, manipulés, et de faire des luttes de libération nationale un héritage positif pour la nation ukrainienne.

Il est cependant difficile de faire abstraction de l'engagement des uns et des autres, que ce soit celui de l'insurgé nationaliste contre l'occupant bolchevique, du soldat de l'Armée rouge et du partisan soviétique contre l'occupant impérialo-fasciste et ses « collaborateurs » nationalistes. Le terme même de « résistance » renvoie à deux réalités différentes prêtant à confusion : la résistance à l'occupant allemand ou la résistance à l'occupant soviétique. Dans le cas où on lui accole l'adjectif « national », ce terme peut recouvrir l'ensemble des activités de l'O.U.N.-U.P.A., et notamment justifier plusieurs accords et arrangements avec les Allemands ayant pour objectif commun l'anéantissement du système bolchevique.

Cette relecture du passé vise à modifier la représentation du héros. Les « guides des prolétaires » communistes, Lénine et Staline, passent dans la catégorie des bourreaux alors que sont réhabilités et restaurés dans la mémoire collective les bourreaux d'autrefois, à la réputation entachée par leur collaboration avec l'Allemagne nazie. Seuls les opposants à la mémoire nationaliste rappellent les épisodes plus sombres du passé nationaliste : les atrocités commises contre la population civile, leur implication dans l'épuration ethnique, leur collaboration, aux côtés des Allemands, et même leur participation à la Shoah par balles¹⁶.

Du côté nationaliste, la promotion des luttes souverainistes fait aussi passer sous silence l'Holocauste, avantageusement relayé par l'Holodomor¹⁷ génocidaire du peuple ukrainien. Du côté communiste, le souvenir des victimes des répressions menées par le régime stalinien s'efface derrière l'héroïsme des combattants de la Grande Guerre Patriotique ayant terrassé le fascisme. Bien que les travers totalitaires soient soulignés par les deux parties, les rhétoriques communistes restent minimisantes à l'égard du totalitarisme stalinien, contextualisant les réformes socialistes de l'époque, refusant de reconnaître toutes les responsabilités et soulignant souvent les bénéfiques qui servent à les justifier. En revanche, le discours nationaliste va davantage dans le sens d'une focalisation sur les crimes du communisme, ne se contentant plus du terme de totalitarisme (sinon pour le mettre en

16. Exécution de masse perpétrée contre les Juifs au moment de l'invasion allemande en Union soviétique (1941-1944), indépendamment du système concentrationnaire.

17. Terme consacré pour désigner la grande famine de 1932-1933.

parallèle avec le totalitarisme hitlérien) mais insistant sur le caractère ethnique des rapports entre Russes et Ukrainiens, notamment en stigmatisant par le terme d'occupation impérialiste bolchevique la présence russo-bolchevique en Ukraine. Il met en exergue la victimisation, dans un rapport antinomique à la russité, et rejette en bloc l'expérience communiste.

Dans cette propension au positionnement en tant que victimes de deux régimes totalitaires, la Victoire de 1945 se réduit à une victoire de Staline sur Hitler, et non pas à la victoire du peuple soviétique sur le fascisme, conformément à la tradition soviétique. Le *Jour de la Victoire* devient le *Jour de la Mémoire* à l'égard de toutes les victimes de la guerre. Cette focalisation sur la victimisation de l'ethnie ukrainienne efface les véritables enjeux de la Seconde Guerre mondiale, l'affrontement d'un monde bipolaire, communistes contre fascistes, et le génocide juif fondé sur le racisme. Elle minimise le prix de la Victoire et tente de réconcilier l'irréconciliable, les Ukrainiens ayant combattu dans les rangs des différentes armées. Les restes exhumés de tous les soldats, qu'ils soient soviétiques, allemands ou nationalistes, sont maintenant rassemblés dans des fosses communes¹⁸, témoignant de la volonté de ne plus distinguer qui combattait contre qui ni pourquoi, tel un geste d'apaisement symbolique des antagonismes mémoriels.

Alors comment définir les héros et les bourreaux, les résistants et les victimes, les vainqueurs et les vaincus ? Le titre d'une exposition *Aux victimes notre respect, aux bourreaux notre mépris !* consacrée à l'Holodomor, organisée par les promoteurs de la mémoire anti-communiste¹⁹, pourrait tout aussi bien être utilisé par le camp adverse, mais dans ce cas-là il renverrait à un autre contenu. Comme, par exemple, lors de cette manifestation des communistes qui traitent les membres de l'O.U.N.-U.P.A. de bourreaux, « qui auraient dépassé dans leur férocité les atrocités sadiques des SS »²⁰. Le même vocabulaire (« sadique », « atroce », « féroce »...) pour insister sur la face sombre de la mémoire du camp adverse, pour mieux mettre en valeur la face blanche de sa propre mémoire (« résistance »).

*

Vainqueurs ou vaincus ? Occupés mais par qui ? Conscients mais de quoi ? Ici, comme ailleurs, l'inscription idéologique du discours identitaire impose ses rhétoriques, ses catégories de pensée dominantes et sa façon de découper le monde, entre le Bien et le Mal, le Soi et l'Autre. La façon dont se construit l'identité ukrainienne actuelle révèle une fracture sociétale entre deux façons d'assumer (ou ne pas assumer) deux héritages lourds pour la mémoire nationale : d'une part celui du tota-

18. Comme le projet récemment lancé de *Mémorial Militaire de la Réconciliation* à Pidhirtsi (district de Brody, région de Lviv).

19. D'après www.memorial.kiev.ua du 23.05.04, il s'agit d'une exposition qui a eu lieu à Varsovie, à l'occasion du 70^e anniversaire de la Grande Famine.

20. Un extrait du discours prononcé lors d'un meeting communiste (14.07.2007) organisé pour protester contre la demande de remplacer la statue de Lénine par celle de l'hetman Skoropadski, à l'initiative de l'Union des Hetmans et des Souverainistes.

litarisme stalinien, d'autre part celui de la collaboration avec les Allemands, contre les Soviétiques.

La consolidation de la conscience nationale par l'affirmation de l'héroïsme de l'héritage nationaliste et sa nouvelle martyrologie n'est possible que par la négation de l'héritage communiste. Blanchi et porté aux nues, la figure de l'insurgé apparaît dans toute sa dignité nationale ; sont soulignés son courage hors pair et sa volonté de fer, son sacrifice à la patrie ukrainienne pour sa liberté, dans un contexte difficile. Cette posture de martyr est digne de sacralisation et de commémoration au plus haut niveau. Dans ce processus, il ne suffit plus de se limiter au passé récent des luttes pour la libération mais de revoir toute l'histoire de l'Ukraine sous l'angle de la recherche de l'indépendance et de la consolidation du Nous (les Ukrainiens ethniques) contre Eux (les Russes). Une délimitation nette est mise en œuvre vis-à-vis de la Russie pour défendre l'originalité ukrainienne, malgré sa proximité culturelle et la partie commune du parcours russo-ukrainien.

Ainsi, nous avons d'un côté une identité repliée sur la différence ethnique et l'idée d'une Nation victime des effets de l'assimilation, de l'autre, une identité ouverte à une appartenance à la communauté slave perdue, mais fermée aux valeurs du monde occidental. Cette séparation d'avec le grand frère russe s'inscrit plus largement dans une optique de rivalités séculaires entre le monde russe et le monde occidental, entre le catholicisme et l'orthodoxie, entre l'âme slave et l'esprit a-slave, prolongé dans un combat idéologique entre le communisme et l'anti-communisme. Un conflit mémoriel à l'intérieur de la société ukrainienne, tout en étant étendu vers l'extérieur, soumis à une concurrence de récits entre deux traditions, non sans arrière-plan politique : la tradition cultivée par l'influente diaspora ukrainienne nord-américaine, porteuse de la mémoire nationaliste, rejetant l'Orient au profit de l'Occident et celle basée sur la proximité slave grand-russe/petit russe, se prononçant en faveur du caractère positif de l'héritage commun russo-soviétique et de l'association fraternelle de l'Ukraine et de la Russie. L'antagonisme identitaire se révèle ainsi à la fois interne à une société ukrainienne, partagée entre deux mémoires, cristallisé dans l'opposition Est-Ouest, mais indissociable de leur rapport externe à la Russie d'une part et par l'intermédiaire de la diaspora, à l'Occident d'autre part, où des tendances extrêmes peuvent s'abriter. Deux types d'auto-compréhension collective rivalisent où l'ukrainité est déclinée de manière radicalement différente, ce qui génère des tensions internes à l'origine de différentes formes, plus ou moins violentes ou larvées, d'opposition.

BIBLIOGRAPHIE

- BALIBAR E., WALLERSTEIN I. [1988], « Racisme et nationalisme », in *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1988, p. 54-92.
- HRABOVSKI S. [2003], « "Homo soviéticus" comme type anthropologique et culturel » (Грабовський С., « Советська людина, як культурно-антропологічний тип »), publié sur le site du Laboratoire virtuel *Bricolage* : <http://www.lab.org.ua/article/103/>

- НРОУСНЕВСКИ М. [1990/1913], *Histoire d'Ukraine illustrée* (Грушевський М., Ілюстрована історія України. – Київ 1990/1913), Kiev, 524 p.
- FRANKO O. [2000], *Les activités scientifique, citoyenne et politique de Fedir Vovk*, thèse de doctorat, Lviv.
- KOSYK W. [1996], *L'Allemagne nationale-socialiste et l'Ukraine*, Paris, Publications de l'Est Européen, 665 p.
- NIVAT G. (coord.) [2007], *Les sites de la mémoire russe*, Paris, Fayard, 849 p.
- РІАВТШОУК М. [2003], « La confrontation de deux mythologies : défi impérialiste, réponse nationaliste », in *De la « Petite-Russie » à l'Ukraine*, Paris, L'Harmattan, p. 167-182.
- СЕНЕДА С. [2001], *Anthropologie* (Сенєда С., Антропологія), Kiev, Lybid, 336 p.
- СТАДНУК І. [2003] : *La mentalité ukrainienne dans le contexte de la renaissance nationale*, thèse de doctorat, Odessa (Стадник І., Українська ментальність у контексті відродження національної духовності) <http://www.dissertation.com.ua/contents/9042.html>